

Les Auvergnats

(Aa Galloy, 1887)

Sous la plume d'Anna Galloy, voici une version teintée de romantisme. Elle provient d'un recueil de poèmes consacrés à la ville de Beaumont, à ses ruines anciennes, ses paysages, ses habitants les plus typiques. Dans ce texte, pourtant dédié à un juge sensé faire respecter les lois, le lecteur percevra une profonde tendresse envers les trois criminels. Et une piquante ironie à l'égard des puissants.

A M. Poliard
Juge de paix.

Ville de Beaumont, ville de malheur !
Entrés à midi, pendus à une heure !
(Vieux dicton)

Vigoureux et bâtis comme Hercule, ils sont trois :
Trois bons vivants, ma foi ! gais compagnons, alertes ;
Ils vont par les chemins, trouvant portes ouvertes
Toujours, et sont reçus partout comme des rois.

D'habits grossiers vêtus, chaussés de hautes bottes
Et coiffés de chapeaux pointus à larges bords,
Ils marchent dos courbé quoique vaillants et forts ;
Ce sont des Auvergnats, fouchtra ! porteurs de hottes.

Ils rétament cuillers, casserole ou chaudron
Et tapent dur. On a pour vivre de la peine...
Pourtant font-ils aussi parfois quelque fredaine...
Car ils sont, ce jour-là, quelque peu gris, dit-on.

... Peut-être ont-ils fêté quelque vieux saint, ces braves,
De son vivant pauvre homme et chaudronnier comme eux ?
On ne sait... mais pour l'heure ils semblent bien joyeux...
Les meilleurs d'entre nous sont-ils donc toujours graves ?

De l'une à l'autre auberge, ainsi que pèlerins
De chapelle en chapelle, ils ont vidé bouteilles ;

Au passage agaçant jeunes filles vermeilles
Et lançant aux échos maints bachiques refrains.

Cependant la chaleur du jour est accablante ;
Ils vont plus pesamment par les chemins poudreux,
Quand voici que s'avance à cent pas derrière eux
Un jeune et fier quidam, d'allure nonchalante.

Il porte haulte mine, il est d'altière humeur.
Notre trio le voit, à l'accoster s'apprête...
(Hélas ! quel être échappe au destin qui le guette ?)
« *Halte-là ! jouvencel !* » cette triple clameur

Force à s'arrêter net dessus la grande route,
Pied ferme et l'air hautain l'élégant voyageur ;
Il toise d'un coup d'œil le groupe tapageur
Et d'un geste royal croit les mettre en déroute :

« *Arrière donc, marauds ! passez votre chemin !* »
Il s'est dressé superbe et le poing sur la hanche ;
Sa fine et blanche main montrant la route blanche ;
« *Alerte ! vous dit-on ! - Voyez-vous ce gamin ?* »

A peine depuis hier si tout seul il se mouche !
Allons, à toi la hotte ! endossez, vous dit-on,
La hotte à votre tour, ou gare le bâton ! »
Le dandy s'exécute avec un regard louche.

Il cède, il le faut bien, mais sur un front plissé,
Sur sa lèvre orgueilleuse au perfide sourire
S'arrête une pensée impossible à décrire :
Qui sait quel noir dessein dans son cœur s'est glissé ?

Cependant, lourds d'esprit autant que de tournure,
Ces hommes sans rien voir vont, riant aux éclats ;
Hélas ! impunément l'on n'est pas Auvergnats !...
Et les merles moqueurs sifflent dans la ramure.

Des habits d'or, je crois, brillent sous son mantel...
Spectres de nos aïeux, qui donc ce personnage
Est-il ? Son front est noble autant que son visage
Est dur ; et de ses yeux le regard est cruel.

Il vient droit du côté de Philippes-la-Ville
Et porte en tout son air l'assurance d'un roi ;
Tel l'illustre pupille à Philippe de Croy,
Cœur d'airain devers qui tremble un monde servile.

Voici que tout là-bas, au bout des horizons,
Se dresse un noir castel flanqué de tours aiguës
Dont les clochers hardis se perdent dans les nues
Sur de sombres remparts et de blanches maisons.

Mais la chaleur est grande et la montée est dure ;
On souffle, on sue, on va, mornes, sans dire mot,
Notre porteur de hotte, en croquant le marmot
Rêve au terme prochain du tourment qu'il endure.

Quand l'un d'eux le poussant : « *Avancez, vous dit-on !
Freluquet ! ça n'a pas deux onces de courage...
Marchez donc ! on boira, si vous êtes bien sage,
Une vieille bouteille, hôtel du Blanc-Mouton* ».

Dieu soit loué ! l'on est aux portes de la ville ;
Qu'est ceci ? le canon tonne et tous les soldats
Devant nos compagnons se dressent, l'arme au bras...
Ah ! qu'ils vont payer cher leur conduite incivile !

Le tambour bat, le clairon sonne à rendre sourd ;
A Belmont qui donc est exclamé de la sorte ? ...
Vivat ! pour Charles-Quint ! Mais lui, d'une voix forte :
« *Qu'on me pendre à l'instant ces bandits, hault et court !* »

Sitôt dit, sans avoir le temps de crier grâce,
Ils sont pris, garrottés, au supplice entraînés ;
De Dieu, de tous, de ceux-là même abandonnés
Qu'un caprice royal pourrait mettre à leur place.

Ils sont morts se croyant le jouet des démons !
Alentour on riait, trouvant la farce drôle !...
Mais nul n'a recueilli leur dernière parole,
Et pas un chroniqueur n'a pu dire leurs noms.

Seul un barde grossier, troubadour de village,
En guise d'orémus leur chanta ce couplet
Que Belmont depuis lors nous transmet d'âge en âge

Afin que leur malheur s'en trouvât plus complet :

« *Ville de Beaumont, ville de malheur,
Entrés à midi, pendus à une heure !* »

Hélas ! pendant ce temps, là-bas dans la chaumine,
Des femmes, des enfants attendent leur retour
Renaissant à l'espoir, et pleurant, tour à tour ;
Tandis que pas à pas s'avance la famine !

Ah ! qu'ils regarderont longtemps par les chemins
En reprochant au ciel l'abandon de leur père !
Sans savoir quel malheur ainsi les désespère
Ni quel crime odieux les a faits orphelins.

Bah ! que fait au seigneur fringant, de haulte mine
Un pauvre hère en plus ou moins sacrifié ?
Qu'importe au potentat, il fut humilié !...
Est-il un châtement trop grand pour un tel crime ?

Mânes de suzerains de l'antique cité,
Ducs de Croy, tous, vieux preux, témoins de ce supplice,
Etait-ce donc ainsi que vous rendiez justice
En ces jours d'esclavage et de férocité ?

Oui, c'était bien ainsi ! mais qu'importe à cette heure
Ce que ces vieux brigands ont fait de plus ou moins
A nous qui, dieux merci, n'en fûmes pas témoins
Et pour qui la justice enfin n'est plus un leurre.

Anna Galloy et Pierre Molloy, *Au pays de Beaumont*, Bruxelles,
Ed. Lacomblez, 1887, p. 9-14